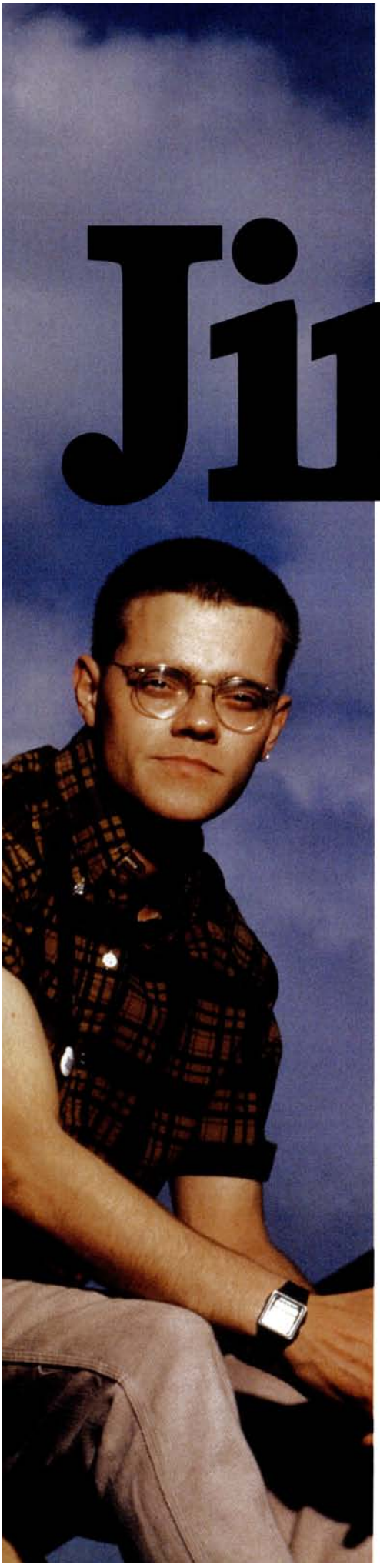
Les membres de Bronski Beat : Jimmy Somerville (en tee-shirt blanc), Larry Steinbachek et Steve Bronski.



La légende de Jimmy

Il y a vingt ans, on chantait «Smalltown Boy» et on découvrait, dans un clip dénonçant l'homophobie, un petit mec craquant : Jimmy Somerville. C'était le début d'une love story entre ce militant des premières heures et les gays. Retour sur cette rencontre indélébile.

TEXTES DIDIER LESTRADE **PHOTOS** DR

J'ai rencontré Jimmy Somerville le 29 juin 1984. Bronski Beat jouait à Amsterdam, avec la troupe de travelos agitateurs les Blulips. La même semaine, le groupe faisait la couverture de *Smash Hits,* la bible de la pop à l'époque (un certain Neil Tennant, des Pet Shop Boys, en avait été le rédacteur en chef). *Smalltown Boy* était numéro 3 dans les charts anglais. J'ai compris que j'allais vivre une relation spéciale avec Jimmy quand, au concert, pendant l'entracte, son manager est venu me chercher alors que j'avalais nerveusement une immense pinte de bière. Jimmy voulait me voir. Je me suis retrouvé backstage alors que les Blulips changeaient de costumes, que les joints tournaient et que les autres membres de Bronski Beat rigolaient parce que Jimmy et moi cherchions un endroit calme pour «communiquer». Jimmy m'a dit : *«Allons nous promener.»* Les rues étaient un peu fraîches et, sur un pont, au-dessus d'un canal, comme dans un cliché, nous avons décidé qu'on serait quand même mieux dans un lit. Coup de bol, le photographe Erwin Olaf m'avait prêté son appartement.

Au petit matin, j'ai préparé à Jimmy un thé, des toasts grillés avec du beurre, de la confiture et deux variétés de gouda, et je l'ai mis devant le magnéto pour enregistrer notre première interview (pas folle, la guêpe). Jimmy était à peine célèbre que les interviews l'ennuyaient déjà. Mais j'ai tenu bon. Je l'ai ensuite raccompagné à son hôtel, puis je suis rentré chez Erwin. J'ai mis la télé et, pour la première fois, la vidéo de *Smalltown Boy* est passée. Je me suis mis à pleurer. J'étais amoureux. Pourtant, je m'en suis toujours tenu à une idée : ne pas coucher avec les artistes et les journalistes. Mais, là, c'était impossible. À 26 ans, je me trouvais dans une situation inédite : je voyais à la télé un garçon avec qui j'avais passé la nuit (plutôt agréablement, *I might say*). Bronski Beat n'était pas révolutionnaire uniquement parce qu'il était ouvertement gay et enchaînait les tubes avec une déconcertante facilité. Le groupe symbolisait à lui seul l'avènement gay des années 80.

Jimmy est né le 21 mai 1961 dans un quartier violent de Glasgow. Son père, alcoolique, est mort très tôt. Sa mère, qui faisait des ménages, a éduqué seule Jimmy et sa sœur. Très jeune, il s'est battu dans la rue quand on le traitait de pédé. C'était un enragé, et seul Londres pouvait canaliser cette colère. Quand il arrive dans la capitale, à 18 ans, il ne sait pas qu'il peut chanter. Mais il a toujours eu cette manière de se réveiller en chantonnant des airs de Jean Carn, et ses amis finissent par le lui dire. Il vit alors dans des squats et collabore à un collectif gay qui réalise un documentaire, *Framed Youth,* pour lequel il signe sa première chanson, *Screaming.* Il rencontre Larry Steinbachek et Steve Bronski, les deux autres membres du futur Bronski Beat. Tous les trois sont au chômage. Lors de leur premier concert, dans le

L'album The Age of Consent, *contenant le titre* Smalltown Boy, *et quatre maxis extraits du disque.*

mythique pub The Bel, à Kings Cross, le groupe n'a que six chansons, mais joue six rappels et recommence le concert. La maison de disques London Records se bat pour signer Bronski Beat. L'avènement des synthétiseurs permet au groupe de marier l'électronique à la Hi-NRG, la pop à la disco. Trois mois plus tard, *Smalltown Boy* est un tube en Europe. Cette chanson est l'emblème de la difficulté de vivre son homosexualité à l'adolescence. Les 45 tours qui suivent sont tous dans le top 10 anglais. Le premier album, *The Age of Consent,* produit par Mike Thorne (New Order), se vend à plus de 2,5 millions d'exemplaires dans le monde en quelques mois. Du reste, il demeure le meilleur album du trio. Bronski devient l'étendard politique des kikis parisiens, des gays skinheads londoniens, car il illustre un nouveau style de vie postclones: désintérêt pour la mode, affirmation sexuelle, engagement politique (c'est l'époque des grèves anti-Thatcher et le début du sida). Face aux hésitations de Frankie Goes To Hollywood, de Boy George, d'Elton John, de Marc Almond ou des Pet Shop Boys, Jimmy est le seul porte-parole de la communauté gay anglaise. L'homosexualité moderne a été profondément améliorée grâce à lui. C'est la raison de son impact: il ne ment jamais.

Face aux hésitations de Boy George ou d'Elton John, Jimmy est le seul porte-parole des gays anglais.

La vie de Bronski est brève. Jimmy met plus d'un an à digérer le chèque de 1 million versé par London Records au groupe. Il vit dans une tour du quartier de Camberwell quand, un jour, Elton John y envoie une Rolls-Royce car il veut rencontrer le groupe. Madonna propose à Bronski Beat de faire la première partie de sa tournée en 1985. Tout le monde est d'accord, sauf Jimmy. Cinq semaines d'une tournée qui aurait imposé le groupe aux États-Unis, c'est pour lui le signe d'une intégrité qui se désagrège. Après tout, la pochette militante de l'album a été censurée par la maison de disques américaine MCA. Les États-Unis refusent de délivrer un visa à Jimmy, trop engagé. Il fait la couverture des tabloïds quand la police le surprend en flagrant délit à Hyde Park avec un mec de 18 ans. Jimmy claque la porte quand il doit recevoir un prix à la soirée des BPI (l'équivalent des Victoires de la musique). Il se cache, hum, *in my house* quand il quitte Bronski, en avril 1985. Paris est son refuge. Sa présence dans la capitale influe sur sa carrière. Un rapport très intense se développe entre les Français et Jimmy (à tous les niveaux), et il entérine la dissolution de Bronski en créant les Communards avec le pianiste Richard Coles. Le succès est à nouveau au rendez-vous. Les reprises de *Don't Leave Me This Way* et du fantastique *Never Can Say Goodbye* sont numéros 1 en 1987 en Angleterre et ailleurs. Les Communards jouent au Festival de jazz de Montreux. Tout ce que fait Jimmy se transforme en or, surtout quand c'est produit par Stephen Hague (Pet Shop Boys). Lors du *soundcheck* de son premier concert à l'Olympia, sa voix pulvérise les ampoules des lustres. Les tubes, les tournées et les interviews s'enchaînent. Jimmy ne chante pas pour être une star – d'ailleurs, ses vidéos sont volontairement bâclées. Il achète une maison à Hampstead et s'entoure d'amis vivant en communauté. Il s'engage à Act Up et organise une tournée anglaise de collecte de fonds. Son premier manager, Anthony Kawalski, part avec une bonne partie des ressources générées par le label créé par Bronski, Forbidden Fruit. La manageuse des Communards fera de même plus tard. À la séparation du groupe, Richard Coles devient séminariste. Jimmy, lui, part vivre un an à San Francisco. Il se rapproche de compositeurs comme Dan Hartman *(Instant Replay)* ou Allee Willis (*Boogie Wonderland,* d'Earth, Wind & Fire). Il se tourne vers Ashford et Simpson *(Found A Cure).* Mais rien ne sort. Quand il revient en Angleterre, il achète une maison dans le quartier protégé d'Islington. Il est toujours engagé: il se fait arrêter avec Peter Tatchell lors de manifestations d'Act Up et d'Outrage. À Paris, pendant les manifs de SOS Racisme, Harlem Désir lui court après. Sa carrière solo débute formidablement bien, mais les années 90 sont cruelles. Trop de reprises disco. Surtout, son public a vieilli. Sa troisième manageuse part avec la caisse. Un jour, la radio annonce qu'il est mort du sida. Sa maison de disques se sépare de lui. Il se retrouve sans contrat. Jimmy s'entête dans la pop, alors qu'il peut tout faire. Son dernier album est un échec. De plus, son héritage lui revient comme un boomerang. Les maxis de house samplent sa voix et les jours sont comptés avant qu'un groupe cheesy d'eurotechno ne reprenne *Smalltown Boy* (étonnant que Miss Kittin ne s'y soit pas mise). À l'automne dernier, il promet de fêter les 20 ans de Bronski Beat en organisant un concert-surprise au Bell. Son idée est de reprendre tous les hits de Hi-NRG (dont *So Many Men, So Little Time* des Weather Girls) qui trustaient les charts à l'époque. Le projet n'aboutit pas. Il collabore alors avec des producteurs de house européens. Pour travailler plus librement sur l'album à venir, il vend sa maison de Londres et déménage à Brighton. Sa première sortie se solde par un passage chez les flics. Partout où Jimmy va, il y a une folle qui le fait chier. Déjà, le 2 janvier 1988, Jimmy faisait la couverture du *Daily Mirror* parce qu'une méchante pédale qui tentait de lui soutirer du fric l'avait frappé. Depuis toujours, Jimmy affronte cette violence. «*Contempt in your eyes when I turn to kiss his lips*» étaient les premières paroles de *Why?*. Ce disque dénonçait les violences homophobes et était dédié à Drew Griffiths, un artiste gay assassiné à Londres en 1984. Vingt ans plus tard, il est inutile de chercher, en France, une chanson en hommage au courage de Sébastien Nouchet. **DL**

ACTU ACTU AC

CHANSON

MIDEM A CANNES

De son pré normand, la chanson française regarde passer le jet anglo-saxon. Au dernier MIDEM on a parlé clip pour faire international mais aucun intérêt français ne veut encore se risquer pour lancer un Boy George style pays de Loire.

LONDRES

Bronski Hyde Park sex

Culture Club et Boy George c'est déjà [illegible] Bronski Beat, doublé rock ou plutôt pédé, ça risque de dépasser les bornes. Elles sont pourtant bien sérieuses. Le chanteur du groupe vient d'être condamné pour avoir baisé en plein centre de Hyde Park.

Didier LESTRADE

NOTRE CONCOURS : GAGNEZ UN VOYAGE A LOS ANGELES. VOIR PAGE 66.

Dessin de Jimmy Somerville sur l'article consacré par Gai Pied *à sa mésaventure à Hyde Park en 1985.*

JIMMY TALKS

LE 30 JUIN 1984, JIMMY SOMERVILLE DONNAIT UNE INTERVIEW À DIDIER LESTRADE POUR «MAGAZINE». EXTRAITS.

Didier Lestrade : Comment réagis-tu au succès de Bronski Beat, au fait que tout soit arrivé si vite ?

Jimmy Somerville : C'est très excitant, parce qu'on ne peut pas dire que cela a été très difficile. Nous n'avons pas eu à jouer pendant des années, par exemple. Le succès est arrivé très vite, en moins de dix mois… C'est un peu irréel, des fois.

D.L. : Mais comment réagiras-tu quand il y aura des petits clones de Bronski Beat à vos concerts ?

J.S. : Oh, je pense que ce sera adorable. Plutôt gentil.

D.L. : Et que diras-tu quand les gens commenceront à te prendre pour un symbole sexuel ?

J.S. : Moi ??? *[Rires.]* Non, je ne pense pas… Je ne sais pas. Je ne pense vraiment pas que je suis sexy sur scène : ma chemise dépasse, mon pantalon pendouille, je suis vraiment petit… Je ne sais vraiment pas quoi dire. Peut-être devrais-je arrêter de danser sur scène. *[Rires.]*

D.L. : Que penses-tu du mélange de sentiments dans votre musique, faire quelque chose de très dansant mais authentique, heureux et émouvant en même temps ?

J.S. : Je pense que c'était inévitable. Le fait d'être gay tous les trois rend la musique politique, même si c'est dansant et fun. C'est politique parce que notre musique parle de nos expériences en tant que gays. C'est pas si sérieux, mais c'est authentique. Et la pop est si molle en ce moment, tout le monde fait des chansons d'amour, c'est tellement ennuyeux et destiné à vendre. C'est peut-être aussi la raison de notre succès : la chanson est honnête et vraie.

D.L. : Hier soir, au concert, j'écoutais ta voix et je me demandais si tu aimais le gospel…

J.S. : Ben, je ne m'y connais pas bien, mais je pense que Sylvester et Donna Summer en viennent. Et ils ont été tous les deux une influence, Sylvester surtout. Il a la voix la plus émouvante que j'aie jamais entendue.

D.L. : Quelle est la chanson de Sylvester que tu préfères ?

J.S. : *I (Who Have Nothing). [Rires.]* Elle est tellement extraordinaire.

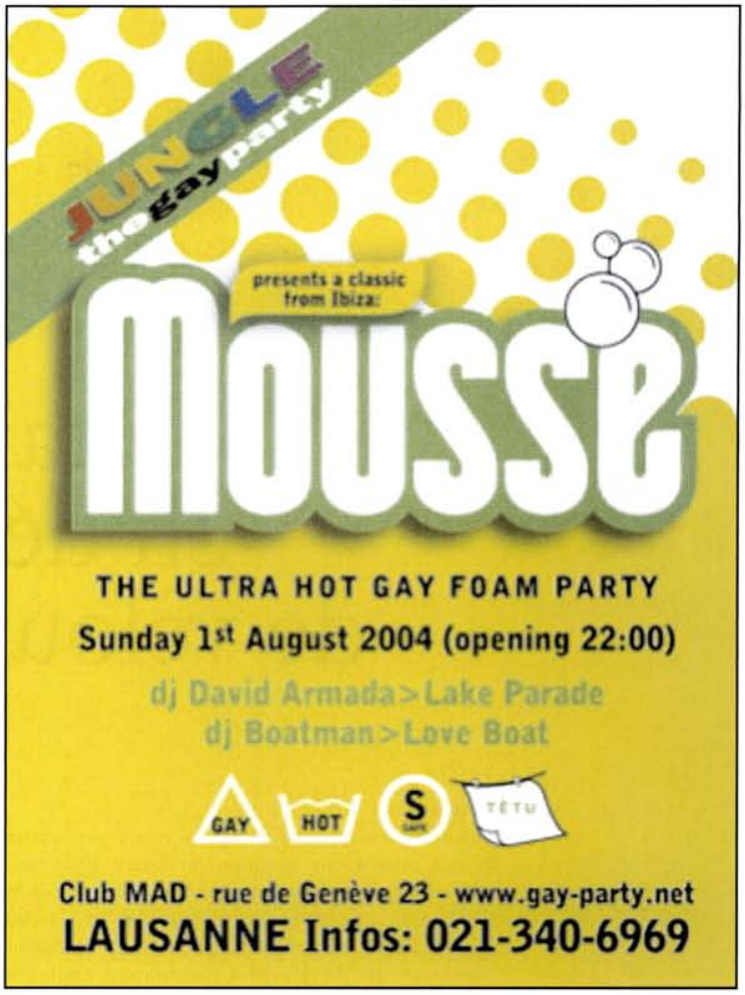
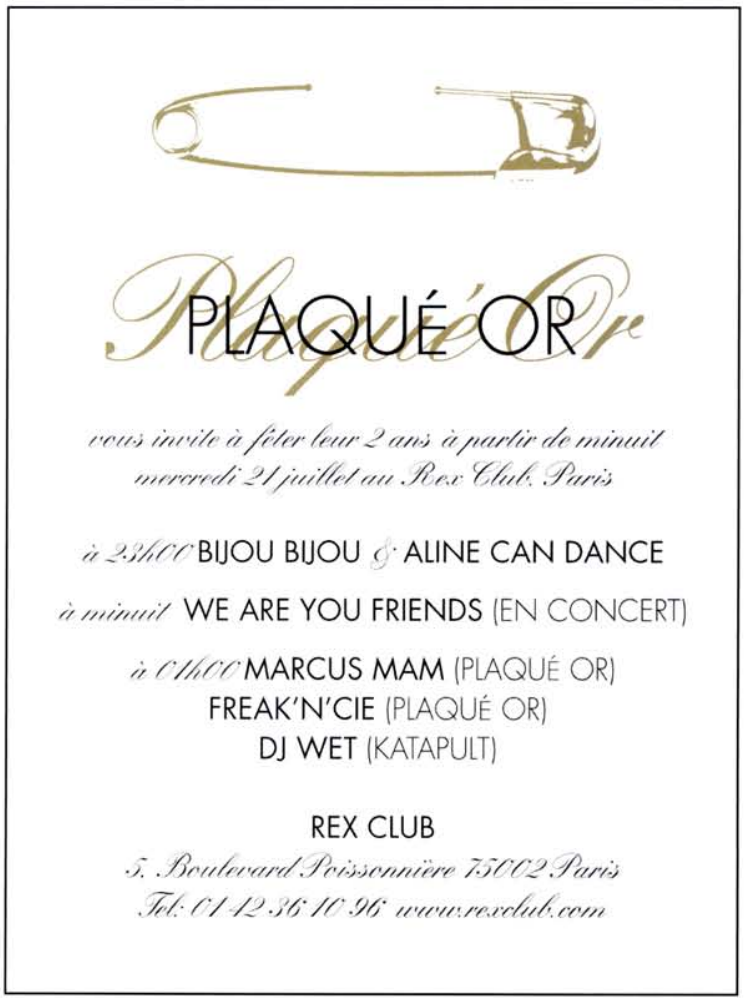
D.L. : Pourquoi avez-vous choisi de faire une reprise de *I Feel Love,* de Donna Summer ?

J.S. : Tout d'abord, c'est un grand classique disco pédé. Et puis tu peux faire tellement avec cette chanson. C'est presque un opéra. Cela coule vraiment et cela me donne toute la liberté de chanter. C'est toujours la chanson que je préfère chanter, elle me rend fou. Et le fait qu'un homosexuel chante cette chanson en change tout le sens aussi. Ce que je chante devient assez évident alors !

D.L. : Est-ce que tu sors beaucoup à Londres ?

J.S. : Oui, des fois, mais je ne vais plus dans les pubs. La plupart des gens qui me reconnaissent sont gentils, mais il y a toujours quelques folles méchantes, des folles jalouses, et donc je n'ai pas envie de les voir. Je vais n'importe où on peut prendre un verre et draguer si on veut mais où on n'est pas obligé de le faire si on n'en a pas envie.

D.L. : Quel genre de garçons aimes-tu ?

J.S. : *[Rires + bise.]* Les garçons gentils, mignons… avec une coupe de cheveux américaine. *[Rires.]* J'aime les vrais garçons, conscients de leur image, mais pas trop. N'importe quel garçon qui est gentil, mignon. Les muscles sont un bonus… J'aime les garçons français !

D.L. : *[Rires.]* Oh, arrête, là, t'exagères ! ©Magazine, 1984